

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

l'Humanité

19-25 AOÛT 1944

AUX ARMES PARISIENS!

Il y a quatre-vingts ans, le peuple libérait
la capitale sous la direction de la Résistance.

Numéro spécial

BELGIQUE 2,80 € - MARTINIQUE, RÉUNION, GUADELOUPE 3 € - MAROC 3,40 MAD

M 00110 - 823 - F. 2,70 €



Les sept jours qui libérèrent Paris

HISTOIRE Au début du mois d'août 1944, les Alliés sont toujours sur le front normand ; la Résistance intérieure n'attend pas et lance l'appel à l'insurrection nationale... Récit de cette semaine cruciale, durant laquelle le peuple dresse des barricades et mène d'intenses combats pour délivrer la capitale.

À partir du 6 juin 1944, le débarquement des Alliés en Normandie ouvre la reprise des combats sur le sol métropolitain. Le temps est venu pour la résistance intérieure de lancer la libération ou « l'insurrection nationale ». Effectivement, l'unification, dès février 1944, des forces militaires de la Résistance au sein des Forces françaises de l'intérieur (FFI) illustre cette volonté d'en découdre avec l'occupant et ses troupes collaborationnistes liées au régime du maréchal Pétain ou aux partis d'extrême droite (Parti populaire français, PPF ; Rassemblement national populaire, RNP ; Parti franciste...). Si les régions de province (la Bretagne, le Sud-Ouest, le Centre) se libèrent souvent seules, grâce à l'action de la Résistance et des maquis et au repli des forces allemandes, le deuxième débarquement, celui de Provence, le 15 août 1944, conforte la libération sur l'ensemble du territoire.

« LA SCIENCE DE L'INSURRECTION »

Entre-temps à Paris, le 7 août, un ordre général du colonel Rol-Tanguy, chef des FFI de la région parisienne, mobilise la totalité des cadres de la Résistance et, le 10, le comité militaire national des FTP (Francs-tireurs et partisans) lance un ordre d'insurrection. Au même moment, à l'appel de la CGT, les cheminots entrent en grève : « Plus une usine, plus un camion, plus un train ne doivent servir aux Boches. En avant vers la grève générale ! » L'appel à la mobilisation lancé par Rol-Tanguy, avec l'accord de Georges Bidault, président du Conseil national de la Résistance, accélère le processus insurrectionnel. L'état-major parisien FFI s'installe dans les souterrains de la place Denfert-Rochereau. De son côté le syndicaliste André Tollet, dirigeant le Comité parisien de libération (CPL), lance la grève générale insurrectionnelle. Le 15 août, 15 000 policiers entrent dans le mouvement. Dès le 18 août, Rol-Tanguy demande d'« attaquer l'ennemi partout où il se trouvera ». L'insurrection parisienne commence ainsi le 19 août et dure jusqu'au 26 août.

Dans un premier temps, les résistants s'emparent de la préfecture de police de Paris. La population parisienne encadrée par la résistance intérieure dresse dans toute la

ville, à l'image des insurrections historiques de la capitale, des barricades. L'Hôtel de Ville est pris également par la Résistance le 20 août. Au 24 août 1944, on dénombre 600 barricades disséminées dans Paris et sa banlieue : « Les gens déboulaient de partout, les uns avec des sacs de sable de la défense passive, les autres avec un vieux lit-cage ou une cuisinière. Un arbre ou deux étaient en travers, des gosses arrachaient les pavés, des hommes, des femmes se les passaient en faisant la chaîne. Quel spectacle ! C'était tout Paris aux barricades. (...) La science des insurrections s'était transmise à travers les générations », selon les mots d'André Tollet. Paris s'est bien soulevé à l'appel de la résistance intérieure.

« Plus une usine, plus un camion, plus un train ne doivent servir aux Boches. »

APPEL À LA GRÈVE DE LA CGT

Mais, face à l'insurrection, les troupes d'occupation organisent pendant plusieurs jours une répression importante : 35 résistants, âgés de 18 à 22 ans, sont fusillés devant la cascade du bois de Boulogne dans la nuit du 16 au 17 août, puis 56 exécutions ont eu lieu les 19 et 20 août, malgré la signature d'une trêve... Dès le 21 août, plusieurs dirigeants de la Résistance protestent contre cette trêve, dont Maurice Kriegel-Valrimont, Pierre Villon ou André Tollet ; les combats reprennent.





Les Forces françaises de l'intérieur (FFI) aux prises avec les tirs des soldats allemands. IBERFOTO/BRIDGEMAN IMAGES

Le 21 août onze otages sont fusillés au fort de Romainville, sans oublier les nombreuses exactions et les derniers convois de déportés. Le manque d'armes et de véhicules blindés conduit Rol-Tanguy à envoyer le commandant Cocteau (« Commandant Gallois ») auprès des troupes du débarquement, qui ont enfin percé le front de Normandie, pour hâter l'arrivée des alliés.

LA NUEVE SALUÉE PAR LES CLOCHES DE NOTRE-DAME

Les Alliés ne décident pas d'intervenir immédiatement, et c'est le général Leclerc qui lance une colonne blindée sur Paris avant même d'avoir reçu l'accord des Américains... « Tenez bon ! » fait-il répondre aux insurgés. Ce sont 15 000 soldats, 4 000 véhicules et 400 chars qui s'élancent alors vers la capitale. Les premiers chars de la 2^e DB, qui entrent dans Paris le 22 août au soir, ont pour nom Teruel, Guadalajara et Madrid en hommage aux républicains espagnols. Il s'agit de la 9^e compagnie du régiment de marche du Tchad, nommée la Nueve, composée de 160 hommes, dont 146 Espagnols. Aussitôt les cloches de Notre-Dame sonnent, annonçant cette arrivée.

Les combats sont acharnés dans certaines poches et l'insurrection bat son plein : des affiches expliquent comment fabriquer des cocktails Molotov. Le 25 août,

la division Leclerc et la 4^e d'infanterie américaine entrent dans la capitale. La 2^e DB arrive par les portes de Saint-Cloud, d'Orléans, de Gentilly et d'Italie. Leclerc rencontre Chaban-Delmas place Denfert-Rochereau et installe son PC gare Montparnasse. Ce 25 août, à 13 heures, les pompiers hissent le drapeau tricolore sur la tour Eiffel. Dans l'après-midi, rue de Rivoli, l'hôtel Meurice, quartier général de von Choltitz, est pris d'assaut. Arrêté, il est conduit par Rol-Tanguy, Chaban-Delmas et Kriegel-Valrimont à la gare Montparnasse et signe une série d'ordres afin de cesser les combats, puis la reddition dans la salle des billards de la préfecture de police.

Le général de Gaulle arrive en fin d'après-midi et reçoit l'acte de capitulation : Paris est libéré. Devant l'Hôtel de Ville et les Parisiens, il s'exclame : « Paris ! Paris outragé ! Paris brisé ! Paris martyrisé ! Mais Paris libéré ! Libéré par lui-même, libéré par son peuple avec le concours des armées de la France, avec l'appui et le concours de la France tout entière, de la France qui se bat, de la seule France, de la vraie France, de la France éternelle. Eh bien ! Puisque l'ennemi qui tenait Paris a capitulé dans nos mains, la France

rentre à Paris, chez elle. Elle y rentre sanglante, mais bien résolue. Elle y rentre, éclairée par l'immense leçon, mais plus certaine que jamais de ses devoirs et de ses droits. » Le discours reste dans les mémoires, même s'il ne magnifie pas le retour à la République.

« Si loin que porte ma vue, ce n'est qu'une houle vivante, dans le soleil, sous le tricolore. »

GÉNÉRAL DE GAULLE

Il déclare : « Devant moi, les Champs-Élysées. Ah ! C'est la mer ! (...) Si loin que porte ma vue, ce n'est qu'une houle vivante, dans le soleil, sous le tricolore. » Le soir même, Paris, est bombardé... Ce n'est que le 29 août que les troupes allemandes sont entièrement parties vers l'est. En dépit des espoirs, voire des illusions de certains, l'heure n'est pas à la révolution, mais à continuer les combats pour vaincre définitivement l'Allemagne nazie et ses alliés et restaurer puis refonder la République en déclinant le programme du Conseil national de la résistance. ■

Le lendemain, le 26 août, place de l'Étoile, la foule est nombreuse pour fêter la Libération, même si les combats ne sont pas terminés. Mais de Gaulle souhaite un défilé qui permet « l'unité politique de la nation ».

Il déclare : « Devant moi, les Champs-Élysées. Ah ! C'est la mer ! (...) Si loin que porte ma vue, ce n'est qu'une houle vivante, dans le soleil, sous le tricolore. » Le soir même, Paris, est bombardé... Ce n'est que le 29 août que les troupes allemandes sont entièrement parties vers l'est. En dépit des espoirs, voire des illusions de certains, l'heure n'est pas à la révolution, mais à continuer les combats pour vaincre définitivement l'Allemagne nazie et ses alliés et restaurer puis refonder la République en déclinant le programme du Conseil national de la résistance. ■

JEAN VIGREUX, HISTORIEN



Ah! ça ira, ça ira, ça ira

La libération de Paris « par lui-même, par son peuple », comme le déclame le général de Gaulle dans son célèbre discours du 25 août 1944, est le résultat victorieux d'une âpre et incertaine bataille. Mais c'est aussi le fait d'une volonté politique. La capitale n'était pas une priorité de l'état-major allié. « Paris ne représentait qu'une tache d'encre sur nos cartes », expliquait ainsi le général américain Omar Bradley. Pourtant, Rol-Tanguy et la Résistance communiste déclenchent l'insurrection, et de Gaulle intime l'ordre à Leclerc de désobéir aux généraux alliés et de foncer sur Paris.

Car Paris n'est pas qu'une ville, ni même qu'une capitale. Paris est un concentré de l'histoire de la France. Plus que dans aucun autre pays, une ville incarne à ce point un pays, une nation, un peuple et leur rapport au monde. Il y a quelques semaines, la cérémonie d'ouverture des JO de 2024 le démontrait une fois de plus. Elle ne faisait pas que glorifier le sport. Elle redonnait du sens. Le long de la Seine, Paris se libérait du corset étrié de start-up nation, entraînant la France avec lui. De 1789 à la Commune, en passant par 1793, 1830 et 1848 ou encore 1936... les aventures de la liberté commencent ou recommencent régulièrement à

Paris, et elles inspirent souvent bien au-delà des fortifs et du périph.

Alors, le 80^e anniversaire de la libération de Paris est une nouvelle occasion de dire « ça ira ». Car il y a dans le passé révolutionnaire et insurrectionnel de cette ville, de ses faubourgs et de ses couronnes, de quoi affirmer une confiance dans l'avenir. « Oui, ça ira ! » comme le déclare l'historien Patrick Boucheron, qui ajoute : « C'est cela le grand récit, notre vrai roman national. C'est la mise en mouvement d'une histoire qui va vers son projet plutôt que de réciter, en ânonnant, le récit de ses origines. » Ce projet qui se résume dans une devise : Liberté, Égalité, Fraternité. Trois mots que les diviseurs et les fauteurs de haine d'aujourd'hui rêvent de remplacer, leur préférant « Travail, Famille, Patrie », l'immonde credo des collabos chassés de Paris en même temps que l'occupant. ■

Plus que dans aucun autre pays, une ville incarne à ce point un pays, une nation, un peuple et leur rapport au monde.